

PIERRE-CHARLES AUBRIT SAINT POL

LA MEMOIRE D'UNE GAILLETTE N°5

« Récit autobiographique : Un chemin vers Dieu »



L'année 1959 s'écoulait. Dieu avait effacé le souvenir de ce « Sinistrose », abandonné ses sujets à ce qu'il y avait de plus primaire en l'homme tout y était si plat, si égoïstement féroce dans une aimable indifférence. Un chaudron de misères.

Mes grandes vacances je les passais dans les devoirs scolaires interminables, me privant de la plupart des jeux. J'avais toujours un travail à effectuer ou une punition. M'employer à la récolte des pommes-de-terre n'allégeait pas mes corvées : la fauche de l'herbe pour les lapins, corvées diverses et variées. A neuf ans, je devenais l'enfant le plus asocial qui puisse être. Je ne parvenais pas me faire des copains, ce n'était pas envisageable. On m'interdisait d'inviter le moindre camarade à la maison ni de m'attarder chez l'un d'eux. Je n'étais pas chez moi. J'étais toléré. Maurice en société disait en parlant de nous et devant nous et ma mère : « *J'ai pris l'arbre, je devais prendre les branches* ». C'était cela, nous étions des végétaux.

Mes angoisses structuraient l'enfilade des jours et des nuits. Je ne m'inquiétais pas d'évitais d'être battu, mais quand je le serais. Je voyais venir la correction avec la précision de l'horloger observant le défilé des secondes. Les punitions, les humiliations poursuivaient l'œuvre de déstructuration de ma personne. Je m'enfonçais dans l'invisibilité, l'anonymat. Existais-je vraiment ? Il m'arrivait d'en douter. Je n'étais personne. Je m'identifiais aux tuiles d'un toit, à une branche d'arbre, à un fossé. Je régressais psychologiquement, comme ce saint orthodoxe qui, après des années d'ermite, se prépara à son

apostolat en priant d'abord sur un rocher, puis dans un pré puis enfin sur une place publique où commença son apostolat extrêmement fructueux, sauf que pour moi, j'approchais de la folie. Je me savais confondu avec les objets domestiques. Nos deux chiens recevaient plus d'attention que j'en avais, ce qui me fera comprendre toute la richesse de l'oubli de soi quand l'heure de Dieu se proposera.

Ce qui m'empêchera de basculer dans la folie, c'est ce travail manuel écrasant, car étonnamment alors que l'on me considérait comme un cancre, ce qui était vrai à la vue de mes notes scolaires, je sentais un besoin très fort d'écrire, mais cela aussi ne pouvait être envisagé, mes petites affaires étaient régulièrement fouillées soit par Maurice, soit par ma mère parfois elle le demandait à ma sœur Berthe. Lorsqu'elle posait furtivement son regard sur moi, je voyais une peur, elle savait au fond de son désastre intérieur, de ses ruines qu'il y avait en moi une zone irréductible. Elle tremblait qu'à tout moment je puisse lui dire non. Ce non, Dieu le lui claquera par un moyen totalement inattendu. Ses attentions envers moi puis envers mes deux autres sœurs, Cathy était à part, était de l'ordre de l'instinct animal et le fait que Dieu la contenait quelque peu.

Discrètement, je me mis seul au vélo. Je m'exerçais sur une bicyclette sans frein, rouillée, sans garde-de-boue. Je m'appuyais sur un mur, un muret, un arbre et je m'élançais sans savoir comment m'arrêter. Un jour que je m'entraînais sur une petite voie, vint à moi le voisin avec un rouleau qui tassait la terre ensemencée, il était tiré par un cheval. Il prenait la largeur du chemin. Le fermier me fit signe d'aller sur le champ, mais l'étendue m'effraya ne voyant pas comment m'arrêter. Je poursuivis ma course, ressentant une poussée que je ne contrôlais pas. Ma vitesse croissait. Je ressentais pour la première fois l'attrait de la mort quelqu'un, quelque chose voulait que je meurs. La mort, l'oubli, je ne manquais à personne, je n'étais personne. C'est ce que comprit le fermier. Certes, j'aurais pu freiner de mon pied, mais tout nouveauté physique, comportant un risque, me demandait des efforts psychologiques que j'intégrais lentement. La peur me dominait.

Le fermier arrêta le cheval avant que je ne l'atteigne. Je passais entre ses pattes, sous son ventre, me retrouvant à plat ventre sur le rouleau. De colère et de peur, il jeta le vélo dans le champ voisin, mais son regard si déterminé, si virile en temps ordinaire, si fermé, se fit humain, tendre, une expression qui m'était presque inconnue. Ce pouvait-il qu'il fut un homme et non un adulte ? Recevoir cette expression de fugace humanité me désappointa. Je découvrais un possible ?

Je me relevais sans une égratignure, mon anévrisme rénal aurait pu exploser. Le fermier rentra chez lui se remettre de ses émotions, il n'en dit rien à personne et je fis de même. Je m'évitais de recevoir la correction pour mon imprudence non aboutie et pour avoir exprimé une volonté d'indépendance. Je voulais devenir un homme, ne plus

entendre dire que je n'en serai jamais un. J'étais né raté ! Je l'avais admis, j'en étais convaincu. Etais-je seulement un humain ? Rien ne m'était moins certain.

Au printemps 1960, nous emménagions au Touret. Nous revenions à l'école de monsieur Gasnier, une brute.

Au début de l'été, ma mère se remaria avec Maurice, décision stupide, elle lui correspondait. Elle savait qu'elle ne serait pas heureuse pas plus que ses enfants, elle opta pour le moindre effort moral et intellectuel. Elle se soumit à ses appétences.

Elle avait confiance dans ses voyantes, elle en sera totalement dépendante, voulant que d'autres prennent les décisions à sa place. Sa liberté l'insupportait en même temps que sa condition de femme et de mère. N'avait-elle jamais su être ? Avait-elle conscience de sa propre existence ? Avait-elle encore de la morale ? Je lui surprénais d'étranges regards, habités par autre chose ; bien plus tard, je sus qu'elle était infestée et sans doute possédée, car à force de fréquenter les avant-cours de l'enfer, des anges-démons, elle ne pouvait finir autrement.

La nouvelle maison que nous occupions existe toujours, elle possède un étage et un grenier, ses dépendances sont moins étendues que la précédente. Elle a un potager, une cour cimentée et une sorte de pré servant de basse-cour. Elle a un garage attenant sur la droite et un petit jardin floral sur le devant. Le bourg est plus passant, plus dégagé, la départementale nous rapprochait de Béthune. Nous nous ravitaillons chez un métayer en œufs, lait et beurre, son épouse nous faisait le catéchisme chez elle. Les fermes voisines étaient cossues, et leurs propriétaires très avaricieuses sauf un voisin qui déposait un peu de sa récolte à notre porte.

J'espérai une amélioration de l'ambiance, ce nouvel environnement le rendait probable. Non, Maurice s'enfonçait dans l'alcool et je soupçonnais ma mère d'avoir un commencement de ce vice d'autant qu'elle était très gourmande. Les crises conjugales ou domestiques gagnaient en violence.

On m'infligeait des punitions plus sévères, plus violentes, il n'était pas rare que mes cuisses et mes mollets ne saignassent par la multitude des coups de lanière, ceinture, courroie de batteuse, martinet voire le bâton, sans compter les gifles. Les violences étaient si puissantes sur moi qu'il m'arrivait d'uriner au point de devoir me changer et ce, sous les yeux de ma mère qui ne pipait mot. Il jouissait de mes souffrances. Portant des culottes courtes, les adultes n'ignoraient pas les sévices, mais ils regardaient ailleurs : le forgeron est maître chez lui. Il leur arrivait de me sourire, c'était aimable à eux. Les privations alimentaires commençaient.

Je fus chargé du potager, le bêcher, sa terre argileuse rendait le travail difficile, c'était un ancien petit pré. Mes jeudis étaient chargés comme l'âne bûté.

Un soir, au repas, Maurice réclama du camembert, il n'y en avait pas, il y avait tout sorte de fromages, mais il voulait du camembert. C'est ainsi qu'au mois de novembre, sous la pluie, il me fut ordonné à 19h30 d'aller au centre du village acheter un camembert. Les magasins étaient fermés, il le savait. Ma sœur qui avait son vélo pouvait s'y rendre, il y avait huit kilomètres aller-retour, mais non, il fallait que ce fut moi. Il y avait la voiture, la traction 12, non il fallait que ce fut moi ! Alors, quittant le repas, je partis dans le noir acheter un camembert, à pieds, sous la pluie. Je revins, le repas était terminé, mon assiette était restée, je n'eus que cinq minutes pour finir un repas, ma mère me pressait de monter me coucher. J'avais été trop long. Maurice était avec son journal, je regagnais ma chambre sans mot dire. Je n'étais rien.

Ma mère qui n'avait que trois cent mètres à faire pour se procurer les produits laitiers m'envoya à la ferme un matin de jour scolaire alors que j'avais juste le temps d'arriver à l'heure à l'école. Mais il est vrai que ces métayers étaient catholiques pratiquants, elle redoutait le regard d'une mère juste. Je partis donc chercher les provisions du « Petit Chaperon Rouge » sur le chemin du retour, la cloche de l'école retentit. Je dus relacer mes chaussures, déposant mes courses à ma droite, sur le bas-côté de la route, au moment de reprendre mon chemin, plus de courses, sauf le pot au lait ? Rien n'était tombé dans le fossé, je n'avais entendu personne près de moi ; cette disparition demeure à ce jour incompréhensible, car Maurice n'était pas là, à moins qu'il ne se fut caché ce qui était dans son caractère. Je revins à la maison, ma mère me tança, je dus retourner aux courses et j'arrivais sans mot d'excuse en retard à l'école. Je fus donc puni par le maître, puis à la maison, raclée et le double de la punition et raclée supplémentaire pour avoir été la cause d'un surcroît de dépenses. Si Maurice ne fut pas l'auteur de ce mystère, ce ne pouvait être que le Malin, quoi qu'il en soit l'enfer était satisfait.

Un autre jour, je fus contraint de passer tout mon dimanche après-midi à casser en petit bois des tiges de saules. Elles étaient encore vertes, fraîchement coupées, je devais m'y employer à la main, sans outil, l'amas de ces tiges était le double de ma taille. Je n'y parvenais pas. Je fus plongé dans l'angoisse. J'allais recevoir une nouvelle raclée. Mais non, cette fois c'était plus raffiné, il me reprocha de ne pas avoir eu recours à des cisailles, mais il m'avait interdit l'emploi d'outils. Sa perversité n'avait pas de limite et ma mère ne voulait rien savoir, elle refusait d'entendre me plaindre. Etait-elle ma mère ?

Je fis ma première communion et ma confirmation, c'est à ces occasions plus qu'à la messe dominicale que je ressentis, pour la première fois, un attrait pour un mystère que je ne pouvais nommer. Mais il est clair qu'en moi l'Eglise prenait une place certaine, une présence diffuse, attractive, à cause du mystère que je ressentais et qui m'était comme un appel. Oui, mais un appel à quoi ? En même temps je la repoussais, sa hiérarchie faisait partie des adultes et, les adultes ne se fréquentaient pas, ils n'avaient pas ma confiance. On ne fréquente pas le mal, on le subit de toutes les manières même quand on le fait.

Je fus confirmé par Mgr Génie, archevêque de Cambrai. La cérémonie eut lieu en l'église de la commune de Locon. Je me laissais abîmer dans un mystère, un lieu à moi, mais si lointain, je le classais parmi les souvenirs secrets. Mon paradis. C'était un puzzle chaque élément trouverait sa place un jour.

A l'été de 1960, nous eûmes droit à des vacances dans un camp administré par les prêtres-ouvriers, la Mission de France, à Ponches-Estruval, proche de la Baie de l'Authie. Il était réservé aux classes ouvrières et à d'anciens militaires. Un maraîcher proposait ses légumes et des articles d'épicerie, il avait une prothèse à la place d'un pied, à cause d'une mine, vestige de la guerre. Ces vacances ne me furent d'aucun répit. J'étais une curiosité. Maurice et ma mère me dénigraient devant tout le monde, j'étais un bon à rien.

Les grandes personnes posaient sur moi un regard de pitié et de dédain. Elles ne se doutaient pas que mon regard les soupesait, les transperçait, si elles avaient su ce que portait mon silence, mon rire, mon regard, elles m'auraient fui ou tuaient d'effroi. Le malheur fit que je voyais ce qu'elles dissimulaient, si sainte Catherine de Sienna sentait le péché, moi je pesais leur misère, leur malice, un abîme, le vide. J'étais devenu par force un menteur, je voyais leur mensonge, leur veulerie. Je n'avais plus aucune pitié pour ces adultes. Ils ne seraient jamais mes amis. On ne recherche pas la compagnie des ombres. Mais mon cœur voulait bondir d'amour, viendra le temps où il ne le pourra plus.

Le peu de mon temps libre, je regardais les autres enfants jouer, eux étaient aimés. Ils souriaient.

Le village conservait les blessures des deux guerres mondiales : maisons incendiées, ruinées, éventrées, les bosquets clôturés, il y subsistait des armes non explosées. On pouvait encore humer l'odeur de fumée sur les poutres tombées au sol. Mais au-delà de cette tragédie, ce village dégageait une atmosphère de paix, de sérénité. Ces adultes étaient devenus des hommes, des femmes, leur sourire dépouillé portait une humanité.

Cette ambiance contrastait avec celle du camping où déjà le désordre d'une modernité impossible à digérer s'imposait avec ces rires tristes, ces voix fortes et sans espoir. Les prémices de la consommation émergeaient. Il leur fallait du bruit, de grosses voitures, la société des congés payés, celle des apparences du paradis perdu oui, les apparences d'un bonheur imaginé. Le vocabulaire sans substance affleurait de l'intérieure du silence coincé entre deux rires gras et vulgaires : s'éclater, se déchirer, jouir, baiser, se faire une bouffe... Tout se contenait dans ce concentré de société disparate, éphémère... Celle qui réclamerait l'avortement et la retraite à cinquante-cinq ans. Mon regard me faisait voir déjà 68 ! On s'agitait sans vrai bonheur ni vraie joie. Qui contemplait le brin d'herbe agité par la brise automnale, pour une pâquerette, une feuille hâtant l'automne, qui prenait le temps du fil de l'eau, de l'ombre du frêne, de l'offrande de son tronc pour s'y adosser ? Non, des joies hâtées, l'urgence de l'acte et, sonnaient les glas d'une société de consommation.

Nous restâmes un an et demi au Touret. Ma mère convainquit Maurice de se chercher une autre situation, il la trouva à Douai. Nous étions plus proches de nos origines, de la famille. Je reprenais espoir, il n'oserait pas prolonger son attitude si proche de la famille... Quelle erreur ! Rien ne l'arrêtait sauf Lucifer qui finira par réclamer son dû.

Notre second séjour au Touret fut marqué par la catastrophe du barrage de Malpasset, en décembre 1959. Au petit-déjeuner, un dimanche, par la TSF, Radio-Luxembourg diffusait des chansons de variété, c'était l'époque de Salade de Fruits, interprétée par Bourvil. Tout s'arrêta pour annoncer la catastrophe qui, nous le savons maintenant, était due à un attentat du FLN¹. Les barbares n'étaient plus les nazis, mais les algériens. Ma mère semblait sincèrement stupéfaite. Saisis, nous écoutions sans comprendre la portée de ce qui se passait. Un journaliste expliquait qu'une jeune dame n'était plus reconnue par son vieux papa qui était près d'elle. J'ai compris que d'autres pouvaient aussi souffrir, connaître le malheur. Les adultes devaient-ils souffrir, pleurer pour devenir des hommes, des femmes ?

A cet instant de mes réflexions, je voyais deux monstres écoutant la radio, essayant peut-être de se convaincre qu'ils étaient humains. Mais non, ils avaient l'opportunité de saisir un événement qui leur permettait d'entrer dans une sorte de jeu de rôle. J'aurais voulu pleurer avec cette jeune fille qui n'était plus reconnue par son papa, qu'elle tendresse admirable liait ces deux cœurs ? J'aurais voulu pouvoir perdre cette tendresse, au moins je l'aurais eu à moi, j'en aurais fait l'expérience.

¹ La presse diffusa en 2015 une archive déclassifiée allemande, elle annonçait que les services secrets allemands étaient informés d'un possible attentat visant ce barrage, information donnée au gouvernement qui sans doute la garda sous le coude pour justifier la nécessité de l'indépendance de l'Algérie. La politique n'a que faire de la vie humaine.

Nous quittâmes La Couture-le Touret sans regret, il n'y avait pas à se retourner, à regarder en arrière. Un village qui ne regarde pas les enfants doit s'oublier, ce n'est pas un lieu de vie. Car si j'espérais alors un renouveau, je savais dans mon cœur qu'il n'en serait rien, mon inquiétude montait à mesure que la voiture avalait la route, nous rapprochait de Douai. Ce sera pourtant la début d'une rencontre avec Dieu.

« Rodrigue as-tu du cœur ? » Avais-je un cœur ? Selon les adultes, c'était autre chose que ce muscle dont le maître nous avait parlé. Un cœur pour aimer disait-on. En avais-je un ? Je l'ai longtemps ignoré puisque je ne rencontrais pas d'homme ni de femme pour leur dire je t'aime. Personne ne me parlait d'amour. Ma mère ne m'a jamais dit qu'elle m'aimait... Celui qui n'est rien peut-il avoir un cœur pour aimer ? On grandit vite quand on souffre et, je n'ai pas eu d'enfance, on me l'a volée. C'était normal, celui qui n'est rien ne peut avoir, ne peut posséder. Rien et un rien qui se nomme, mais qu'on ne voit pas. Insaisissable vide ! Je me perdais en lui.